

L'œil du tigre

« Mais l'odeur, cette odeur que je n'oublierai jamais sans toutefois pouvoir la décrire, elle n'avait rien de commun avec celle des ménageries. Rien. Telle fut ma première rencontre avec le tigre en liberté, cette fois avec Harimau, celui qu'en Inde on appelle Sher, Sher Khan. Mon totem, mon double, dont je porte l'image à l'annuaire de la main gauche », *peut-on lire dans ces « carnets », notes personnelles de l'auteur, « impressions griffonnées sur mes genoux, a bord d'une rizière ou dans un bus de fer-blanc » précise-t-elle.*

Le tigre. Pas la tigresse, Gabrielle Wittkop était si misogyne que je la soupçonne de magnifier toujours le mâle, non la femelle. « *Je me suis trouvée trois fois face à face avec un tigre, à deux mètres de distance. C'est fascinant* », déclara-t-elle un jour, du haut de ses 81 ans, à Jérôme Garcin qui, en 2000. la rencontrait pour son journal, *Le Nouvel Observateur* (j'utiliserai d'ailleurs quelques autres propos qu'elle lui tint, au long de mon article). Le tigre, dont elle magnifie « *le grondement volcanique* », « *l'haleine brûlante* » et « *le visage labyrinthe* », le tigre qui, par trois fois, cracha vers elle sans jamais l'attaquer. Manière de la saluer, de lui signifier sa connivence, tout en délimitant un territoire ? Possible.

Mais avant d'aller plus loin dans la lecture de ses *Carnets d'Asie*, faisons plus ample connaissance avec ce personnage hors du commun, au moins pour ceux qui n'auraient pas encore approché le caractère sulfureux de l'être et de son œuvre, de sa vie comme de sa mort. On appréciera mieux, après coup, la lecture de ces *Carnets*.

Née « *par accident* » d'une mère qui ne l'aimait pas, élevée par une bonne martiniquaise et un père libre-penseur, elle plonge dans les livres dès l'âge de quatre ans. A vingt ans, Gabrielle Ménardeau (son nom de jeune fille) a tout lu : Sade, Voltaire, La Mettrie, Holbach, Condillac, et se veut « *enfant des lumières* ». « *Dès mon plus jeune âge, j'ai détesté les enfants. Je me souviens que j'écrasais rageusement avec mes pieds le crâne des baigneurs en celluloïd* », précise-t-elle. Elle se voudra « *surtout* » lesbienne, essentiellement par crainte d'enfanter contre son gré. À Paris, durant l'Occupation, elle fait la connaissance d'un écrivain allemand, antinazi et déserteur, homosexuel de surcroît, de vingt-et-un ans son aîné. Très vite, ils s'aiment « *comme deux frères* », et se cachent dans une mansarde de la rue de Seine jusqu'en août 1944. Justus Wittkop, c'est son nom, prend contact avec les Alliés et gagne Londres pour réaliser, à la BBC, des émissions destinées à l'Allemagne en guerre. Restée seule, de « *bons Français* » la dénoncent pour avoir vécu avec un « *boche* » ; arrêtée sans autre vérification, elle est transférée à Drancy pour y être tondue. Vive la France !

Gabrielle et Justus se retrouvent en 1946, s'unissent par les liens du mariage, partent pour l'Allemagne où, à Bad Hombourg, ils sont considérés comme un couple respectable et aisé. Tandis que Justus écrit des ouvrages savants, elle entreprend une œuvre sulfureuse, d'une perversité naturelle, allant du *Nécrophile* (Régine Deforges, 1972) à *La Marchande d'enfants* (Verticales, 2003), ouvrage posthume, cruel, glacial et limpide, dont il fut rendu compte ici même par Anne Thébaud, et moi-même, en passant par *La Mort de C.* et *Sérénissime assassinat*, notamment. J'ai dit « posthume », parce que cette femme qui affirmait volontiers sa totale absence de sentiment religieux, son dégoût de la famille et son mépris de toute revendication nationale, se donna la mort en décembre 2002, à 82 ans, pour éviter la sinistre dégénérescence physique que lui réservait un cancer. Un dernier message à son éditeur disait : « *Je vais mourir comme j'ai vécu : en*

L'œil du tigre

homme libre. » Ajoutons qu'elle avait, auparavant «encouragé » son mari, Justus, à se suicider à 87 ans, afin d'échapper à la maladie de Parkinson qui le rongait. C'était en 1986: « *J'ai raconté cela dans Hemlock, qui veut-dire ciguë en anglais. Je suis pour la mort libre.* » On ne saurait mieux dire...

Des années soixante à la fin des années quatre-vingt, elle écrivit de nombreux articles pour le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, portant sur ses voyages dans ces pays lointains qui lui étaient si proches : la Thaïlande, la Malaisie, Sumatra, l'Indonésie et l'Inde. « *Vingt-deux ans d'Asie, en chemin de fer, en chars à buffles cahotant sur de grosses roues de bois peint, à motocyclette, à dos d'éléphant, en prahu, en catamaran, à cheval, en Rolls-Royce - elle ne m'appartenait pas - ou en camion parmi des choux et des sacs d'oignons. Des milliers de kilomètres en Jeep où l'on saute comme un ludion, en avion-bout-de-ficelle, en bus à côté d'un cercueil anonyme, en canot rincé à grandes eaux par les rapides, à pied sur des passerelles de lianes ou dans la vase des fondrières. Que ne fait-on pas pour son plaisir !* »

Ne croyez pas, cependant, que ces *Carnets d'Asie* ne soient que la réunion des articles d'alors ; il s'agit bel et bien de ses réflexions et notations personnelles qui ne constituent pas seulement un extravagant et exubérant portrait des pays traversés, mais aussi celui d'un être assoiffé de liberté, évacuant toute crainte par sa seule volonté, aimant les sensations fortes, les rencontres dangereuses et les lieux improbables, vrai faux palace, coupe-gorge ou bordel de castrats (l'« opération » qui fabrique les castrats est hallucinante, et détaillée par Wittkop avec un sang-froid épuisant), comme elle aime le whisky et l'opium, à l'occasion. Paradoxalement, son amour des animaux est si fort qu'elle s'interdit toute viande, mais ne rechigne pas devant la sauce aux hannetons ! Elle remarque, sur un de ces marchés qu'elle adore fréquenter, un marchand de dents : « *Celles-ci étaient en vrac dans une cuvette d'émail écaillée, rouillée. Dents humaines bleues et brunes prises à des morts. Un fragment de miroir (il est rare qu'un miroir soit intact) complétant l'installation, le client avait donc loisir d'essayer la dent qui lui semblait s'adapter à sa lacune. Une fois choisi, l'objet était simplement fixé avec une colle cellulosique.* » L'art du recyclage vient de loin !

Son éloge du durian, fruit qui peut atteindre la taille d'un ballon de rugby, interdit dans les hôtels et restaurants en raison de sa puissante odeur, et d'une saveur qu'il est impossible de décrire, fruit « le plus cher d'Asie, sinon peut-être du monde », fruit que l'on dit aphrodisiaque et dont personne, à Singapour, ne songerait pourtant à s'en priver, seul fruit apprécié par le tigre - le revoilà - est un joli morceau de bravoure au style chatoyant.

Près du lac Toba, en territoire Batak, elle relève une épitaphe originale : « *Ci-gisent les ossements des deux missionnaires Munson et Lyman, tués et mangés.* » On lui montre obligeamment les tables de pierre sur lesquelles on avait coutume d'étendre les victimes, puis s'ensuit le récit de la « recette » : « *On faisait des entailles dans la peau, zak, zak, zak ; on arrosait de jus de citron, et plus le type gueulait, plus on rigolait, naturellement (...). On lui tranchait la tête et recueillait le sang dans une grande jatte, pour que le rajah s'en enduise les joues. Le corps était consommé cru, assaisonné de poivre vert (...) le meilleur étant les fesses, etc.* » L'appétit vient en mangeant, n'est-ce pas ?

De son œil de tigre, Gabrielle Wittkop débusque les moindres détails de son

L'œil du tigre

environnement. Son écriture somptueuse évoque à la fois - analogiquement -, celle d'un Huysmans contemporain (pour ce livre, par exemple), ou encore celle d'un Jean Genet, surtout pour ses romans ; le rapport au mal, à l'inavouable dessine en effet chez les deux écrivains une volonté décisive de ne pas être récupéré, de toucher juste là où les contradictions s'accumulent, de faire respirer au lecteur un air aussi pur et tranchant qu'une lame bien effilée. On est très loin du débraillé à la mode chez les auteurs du jour, lesquels imaginent faire « moderne » en écrivant « petit nègre » !

Pour l'exemple... quelques lignes au parfum éternel, lors d'un voyage vers le pays des oranges-outans : « *Nous avançons entre les hautes fougères et les rideaux de lianes. À chaque instant on enjambe des arbres renversés, on glisse dans des cuvettes de vase, tantôt il faut grimper à quatre pattes, tantôt descendre des ravins sur le cul, en prenant garde aux racines qui barrent le passage à fleur de sol (...). On s'accroche et se suspend à de basses branches, on s'enlise jusqu'au mollet dans la boue où crèvent et gargouillent de grosses bulles avec un clappement mou (...). Quant aux sangsues, nulle attention ne saurait les tenir à l'écart. Dès que par audition elles perçoivent l'approche de leur victime, elles se déroulent dans toute leur longueur. Minuscules, blêmes, elles glissent partout leur avidité d'ectoplasme, passent dans les pantalons, dans les bottes, dans les manches, comme immatérielles en leur cheminement, puis se fixent, se gorgent, bientôt changées en colliers de pois chiches, en grappes violâtres comme sur le point d'éclater et qui retombent parfois dans le linge en laissant un ruisselet pourpre. » Joris-Karl n'est pas loin de cette prose zébrée de métaphores tranchantes comme un ciel d'orage, de colères éclairées où s'épuise la cruauté naturelle que transporte avec elle Gabrielle Wittkop, de cette froide lucidité qui, par exemple, lui fait juger obscènes les femmes enceintes croisant sa route !*

Entre journal de voyage et expérience intime, ces *Carnets d'Asie* devraient inciter le lecteur à se tourner aussi vers les romans les plus scandaleux qui nous aient été proposés ces dernières décennies. Virulence du plaisir !

« L'œil du tigre » d'Alain JOUBERT
in *La Quinzaine littéraire* # 1028, du 16 au 31 décembre 2010